



Archipel, 2012. Installation, vidéo-projecteurs, plaques de verre brisées avec film opaque de projection, résine caps, haut-parleurs, éclairage multicolore. © Aurélie Leplatre / La Salle de bains

ADRIEN MISSIKA, "ARCHIPEL"

du 20 novembre 2012 au 12 janvier 2013,
La Salle de bains, Lyon.

Tropes photogéniques

Sous les variations colorées des lumières distribuées dans les recoins de la Salle de Bains, une impression mêlée de désenchantement et de rayonnement de l'être traverse l'exposition « Archipel » d'Adrien Missika. Une forme de minéralité s'y propage comme une douce ironie, qui viendrait raviver un monde que la surexploitation des ressources comme des images a fini par user. À l'instar de nombreux artistes de sa génération, la vision mélancolique néo-romantique que l'on prête souvent à Adrien Missika, s'assimile à une errance que l'on a aussi trop vite fait de rattacher à une contemplation nostalgique. Or si nombre d'artistes sont aujourd'hui attirés vers les restes de ce monde, c'est justement avec le désir de se laisser surprendre par ce qu'ils n'y cherchent pas. Alors qu'Adrien Missika se définit lui-même comme un « touriste professionnel », nous verrions plutôt, dans les aléas qui donnent naissance à ses œuvres, la posture du voyageur amateur, à rebours de celle du touriste de masse, adaptée à un monde hyperstructuré et prêt à consommer.

Donnant son titre à l'exposition et en écho aux récents voyages de l'artiste, l'installation vidéo produite à cette occasion affiche un artifice *low fi*, non dénué d'un certain raffinement. Des câbles relient au sol cinq petites projections d'images tournées sur différents sites volcaniques et projetées sur des plans de verre brisé plantés sur des amas

de résine récupérée auprès de son voisin d'atelier. Sur ces monticules noirs à l'évidente résonance, chacune de ces vidéos se focalise sur une plante, lui associant une musique composée par Victor Tricard. Des sites parcourus à l'exposition, en passant par l'atelier, les mouvements de déterritorialisation et de reterritorialisation dans lesquels se produit l'œuvre se voient ainsi rassemblés dans cette figure de l'archipel et dans le délicat spectacle qui se déroule devant nous – l'artiste nous impose une vision distanciée. L'assemblage hétérogène y acquiert la photogénie d'une vue d'ensemble : la représentation d'un monde contemporain qui ne se saisirait pas dans la projection d'un espace-plan ou d'un objet, mais dans la topologie de contextures mouvantes. À l'échelle de l'exposition, si chacune des œuvres semble aussi fonctionner en flot (installations multimédias, sculpture, impressions...), englobées dans les variations lumineuses et sonores, elles cristallisent ces transits dans lesquels les éléments naturels et synthétiques modulent leur existence. Aux plantes projetées sur ces monticules de lave factice succède un cactus trénant sur un cache-pot dégoulinant de cette même résine (*Élément Vertical Zéro*), et dont l'artiste nous apporte d'étonnantes visions en « tranches » dans les impressions sur papier métallique de *Cactus Frottage*.

Par un jeu de mises en abîme, ces archipels exposeront tout autant la « forme » que le « faire » à l'œuvre chez Adrien Missika, les alliages y incarnant la fabrique d'un réalisme contemporain aussi désuet que fabuleux.

[Florence Meyssonnier]